

Pensees.

C'est perdre le temps que de de vouloir éclaircir l'orgueilleux qui s'étonne lui-même de ses propres lumières

Les palais superbes cachent des soucis cruels, comme le tout du pauvre et du labourer.

Pardonnez souvent aux autres, jamais à vous-même.

Qui se souvient des bienfaits de ses parents est trop occupé de sa reconnaissance pour se souvenir de leurs torts.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse

Savoir se taire à propos est un talent préférable à celui de bien parler.

Le diamant tombé dans un fumier n'en est pas moins précieux, et la poussière que le vent dève jusqu'au ciel n'en est pas moins vile.

Les forts seuls savent être indulgents.

Bonaucoup d'hommes condamnent volontiers chez les autres le mal qu'ils ont fait ou qu'ils voudraient faire eux-mêmes.

Le jeu est souvent trop confiant et la vieillesse trop méfiante : in medio stat virtus. Ne penchons trop ni d'un côté ni de l'autre et laissons luire le soleil du bon Dieu.

Celui qui peut beaucoup est fort, celui qui ne veut que ce qu'il peut est plus fort encore.

Les fronts sans rides sont comme les vêtements sans plis et les livres non coupés : ils n'ont guère servi.

Bien souvent, quand on n'est pas bien connu avant le mariage, on regrette de trop bien se connaître après.

Il y a presque toujours une certaine présomption contre ceux qui manient trop d'argent et contre ceux qui n'en manient pas du tout.

On dit souvent que "pauvreté n'est pas vice" ; mais alors, pourquoi tant de gens vertueux traitent-ils les pauvres comme des criminels ?

Les exploits d'un homme se vantent ressemblent aux diamants portés par certains posers : plus ils sont grands et plus ils ont l'air faux.

PASQUIN.

DIGNITE ET INDEPENDANCE DE L'OUVRIER.

Le travail est la loi de la nature humaine. Par quelques moyens et sur quelque objet qu'il s'exerce, il est honorable aux yeux de la raison, il est saint aux yeux de Dieu, "qui travaille prie, a dit saint Agustin.

De toutes les conditions de la vie humaine, celle de l'ouvrier est la plus pure. Son talent constitue en effet pour lui une fortune qu'on ne peut lui enlever qu'avec la santé ou avec l'existence. Ajoutons que ce genre de fortune n'est pas exposé aux mêmes risques que autres. Le travail est pour la société humaine ce que la respiration est pour la vie.

L'industrie dans son ensemble est condamnée à une activité incessante ; elle ne peut éprouver que des interruptions passagères. Si une industrie particulière se trouve en souffrance, ce n'est pas que le travail ait diminué, c'est qu'il s'est déplaqué, en sorte qu'il y a toujours quelque chance d'occupation pour un bon ouvrier. L'ouragan même des révolutions brise tant d'existences, passe au-dessus de la sienne sans l'atteindre parce que, de quelque manière qu'un Etat modifie son organisation, il faut toujours à ses membres, des maisons, des étoffes, chaussures, pain, etc. En quelque lieu que le sort jette l'ouvrier, s'il est habile dans son art, il n'est aucun pays où il ne soit bien accueilli ; il n'a pas même besoin d'en savoir la langue ; l'usage qu'il sait faire de ses mains parle assez pour lui.

Bien plus qu'à d'autres, il est facile à l'ouvrier de conserver sa dignité d'homme et de la faire respecter ; il n'a besoin ni d'implorer sa protection ni de recourir à la brigade ; il ne flatte personne, il ne fait sa cour à personne ; il se mérité est tout, la faveur n'est rien.

Il n'est personne dans le monde qui ne soit un jour d'une dépendance absolue, mais l'ouvrier est moins dépendant que la plupart des autres hommes, car si l'ouvrier est à la recherche de l'emploi, celui-ci a besoin d'avoir besoin de l'ouvrier.

JEAN BAPTISTE BONCONSEIL.

QUELQUES PENSEES SUR L'EDUCATION.

L'éducation fait en s'amusement disperse la pensée ; la peine en tout genre est un des grands secrets de la nature. L'esprit de l'enfant doit s'accoutumer aux efforts de l'éducation comme notre âme à la souffrance. — Mme de Staël.

— C'est à l'éducation des femmes qu'il faut s'appliquer surtout, car c'est la mère qui est une école. — Michélet.

— Le premier et le plus essentiel objet de l'éducation est le développement moral de l'homme. Afin que l'homme possède d'une manière puissante toutes ses facultés, qu'il exerce avec toute l'énergie, et qu'il lui donne toute la mesure de mouvement dont elles sont susceptibles, il faut que dans le premier âge et dans tout ce qui devient l'objet de ses études, son cœur et son esprit, son imagination et sa sensibilité, agissent à la fois. — Thomas.

— C'est la mère qui imprime à l'enfant les premières idées et les habitudes les plus puissantes, comme elle commande les premières, les plus tendres et les plus durables affections. — Dubois.

— L'éducation reçue par les jeunes filles se propage beaucoup plus que l'éducation reçue par les hommes ; l'homme reçoit l'instruction, il va la perdre dans les travaux extérieurs auxquels sa vie d'action le condamne, la jeune fille la rapporte à la maison, la communique à ses frères, à ses sœurs, et plus tard, à ses enfants. C'est un enseignement muet qui se répand dans une proportion toujours croissante ; il a toute l'efficacité d'un sentiment, il a la toute-puissance de la nature. — Lamartine.

— Il faut cultiver l'intelligence en suivant une voie qui mette l'enfant en état de découvrir lui-même les règles, les motifs, les principes de ce qu'on lui enseigne. On ne possède de bien que ce qu'on a trouvé soi-même. — Baron.

— Il faut s'attacher à développer et à fortifier l'observation des enfants et des adolescents en portant leur attention sur les objets dont ils sont environnés, les diriger constamment vers un but utile à eux-mêmes à leurs semblables. — Pestalozzi.

LA FEMME

SON VRAI ROLE SOCIAL

Un des coups les plus terribles données à l'institution de la famille a été frappé par l'émancipation de la femme. Depuis quelques années, en effet la femme s'émancipe peu à peu, c'est à dire s'affranchit de préjugés qu'elle trouve partout sur son passage. Elle ne veut plus être née et aspirer à prendre la place de l'homme dans la lutte sociale. Hélas ! que vient elle faire, la pauvre, dans cette galère ? N'est-elle donc pas assez des multiples soucis du ménage, du poids, si lourd pour ses faibles épaules, de la maternité, pour venir encore réclamer une part du fardeau social et, près de l'homme combattre chaque jour, à toute heure pour gagner le pain des siers aimés ? Sa tâche est plus noble, plus grande, plus sainte. Faire des hommes et non prendre leur place, tel est son rôle ici-bas.

Quelle est étrange son histoire ! Tantôt reine et tantôt esclave, sa destinée est sublime ou honteuse tour à tour.

Une femme, sainte Héléne, mère de l'empereur Constantin, convertit le vieux monde païen ; une femme, sainte Clotilde, fait la France catholique ; une autre, Anne de Boleyn, par son mariage avec Henri VIII, fait l'Angleterre schismatique ; une autre, la mère de Luther, conçut avant son fils l'idée d'une réforme qui fit l'Allemagne protestante. C'est une femme encore, sainte Monique, qui donna saint Augustin à l'Eglise ; Blanche de Castille donna saint Louis à la France, et Jeanne d'Arc fit l'histoire. Laure de Noves inspira Pétrarque, le Tasse fut enfermé dans un hôpital de fous pour avoir osé aimer Léonore d'Este, et Raphaël mourut, dans toute la puissance de son génie, dans les bras corrompus de la Fornarina.

Et Jeanne Hachette, au siège de Beauvais ; Jeanne d'Arc, qui délivra la France des Anglais, et tant d'autres encore humbles et méconnues ou illustres et immortelles, dont l'histoire nous a transmis les actes !

L'histoire de la femme est celle de son genre humain.

La femme, dit-on, est un présent de Dieu, donné à l'homme pour son bonheur. Créée pour la famille, dont elle est le lien, elle apporte à l'homme les seules joies de la vie. D'abord, c'est la mère dévouée qui sèche nos larmes d'enfant, première confidente de nos chagrins et de nos plaisirs ; ensuite c'est la douce fiancée qui, comme un rayon divin, réchauffe nos cœurs au souffle de l'Espérance ; puis, l'épouse aimante et courageuse, forte et sublime de dévouement aux heures de défaillance, l'épouse qui soutient et console, l'ange dont le sourire consolateur le foyer, rend la sérénité et la foi au front que l'exécution accable ; enfin, c'est la fillette chérie, qui distraira par sa gloire adorable et délassera par ses caresses enfantines et ses calineries !

LOUIS DUPRIEZ

LA GARDE DE SA LANGUE

La langue a sa racine dans le cœur. De là probablement cet ancien proverbe qui dit que la langue parle de l'abondance du cœur. Les anatomistes ont observé que deux fibres de la langue viennent aboutir, l'une au cœur et l'autre au cerveau. La nature elle-même veut donc que la langue soit d'accord avec le cœur et l'esprit. Tout mensonge, par conséquent, est contre nature.

Nous n'avons d'une seule langue, tandis que nous avons deux mains et deux pieds. Ce fait signifie que nous devons plus écouter, regarder, etc., et saint Jacques a écrit avec raison : que toute personne soit prompte à écouter et lente à parler.

La langue est placée dans une partie toujours chaude. C'est pourquoi tous nos discours doivent respirer la charité à l'égard du prochain ; éviter les critiques et les paroles blessantes, la discorde etc. Inspirer aux autres la crainte de Dieu. Notre bouche doit être comme un fourneau ardent, et nos paroles comme un pain bien cuit, propre à servir de nourriture ; car l'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

N'oublions jamais que la langue, frétilante comme l'aiguille, peut facilement nous faire tomber dans le péché, et surveillons la attentivement. Elle a besoin de salive pour remplir sa fonction ; et comme les roues d'une voiture doivent être graissées, d'huile pour ne pas produire un bruit désagréable, ainsi la langue, pour faire le bien, doit être imprégnée du parfum de la charité.

La langue ne commande pas à nos sens mais est soumise aux oreilles, aux yeux et aux narines. Soumise aux oreilles, nous devons être plus disposés à écouter qu'à parler ; soumise aux yeux nous devons bien veiller sur notre cœur avant de parler ; soumise aux narines nous devons nous amender nous-même avant de reprendre les autres. Elle est enfermée dans une espèce de prison par les dents et les lèvres. C'est pourquoi il faut la tenir enchaînée comme un chien dangereux, parler rarement et toujours après mûre réflexion.

HISTOIRE DE REVENANT

Le monde en général rit des histoires de revenant mais il se rencontre de gens par ici par là qui les croient et affirment sérieusement avoir été témoin d'une ou de plusieurs apparitions.

Qu'on s'en moque ou non, voici une de ces histoires : Quatre jeunes filles occupaient jusqu'à ces jours derniers une vaste chambre à coucher dans une maison de pension de la rue de la Harpe, à Paris. Elles étaient toutes de bonne famille. C'étaient deux sœurs jumelles, et deux autres filles sortant ensemble pour aller faire une visite à l'une de leurs oncles qui habitaient dans une chambre à leur disposition. Elles ne tardèrent pas à se mettre au lit et à s'endormir, d'après ce qu'elles racontent.

L'une des jeunes filles fut réveillée pendant la nuit par la pression d'une main sur les draps qui la recouvraient. Elle jeta un grand cri et se réveilla en sursaut sa compagne de lit. Cette-ci s'aperçut à son tour la main étrange qui flottait dans les airs au dessus du lit.

Alors de terreur, n'ayant pas la force de crier, ni de remuer, tant leur peur était grande, les deux jeunes filles passèrent quelques minutes à regarder la main de mort errant silencieusement au dessus de leur tête.

Enfin l'une des deux jeunes filles fit un effort surhumain et parvint à sauter à bas du lit. Un instant plus tard elle revint à elle-même et raconta qu'elle avait vu à peine retombée au lit, une lumière illumina la chambre et elle entendit, et quand obscurité se fit de nouveau, la main de mort était disparue.

Les quatre jeunes filles se levèrent tout épouvantées allumèrent leur lampe à la hâte.

Inutile d'ajouter qu'elles passèrent le reste de la nuit debout. Le lendemain elles allèrent conter la chose à un pasteur qui leur conseilla tout simplement de quitter cette chambre, ce qu'elles firent avant la tombée du jour.

ANECDOTE

Un de ces jours, dans une ville du Midi que nous pourrions désigner, stationnait un tramway contenant un certain nombre de personnes parmi lesquelles un prêtre de respectable compétence. Un individu se présente pour monter il aperçoit le prêtre et, s'adressant visible ment à lui : "Les tramways transportent donc les éléphants ?" dit-il. L'ecclésiastique sans se déconcerter répond : "Les tramways sont des arches de Noé, il y a place pour les éléphants aussi bien que les ânes. Le quidam ne répliqua rien, mais tourna les talons sans vouloir profiter du tramway.

Cette anecdote ne rappelle une autre dont la même ville a été le théâtre il y a déjà quelque temps. Un prêtre passait dans un quartier un peu éloigné. Un groupe de bons radicaux apercevant la soutane ; "tiens dit l'un d'eux de manière à être entendu, voici un corbeau qui se promène." "Il faut croire que la charogne n'est pas bien loin," répliqua le prêtre. Et chacun se tut.

Scientific American Agency for PATENTS. TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc. Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Write for a free trial copy to the publisher. Address: SCIENTIFIC AMERICAN, 361 Broadway, New York City.

FEUILLETON.

UN JOYEUX NOEL.

Pringle étirant alors convulsivement ses mains :

Assez, Esprit, s'écria-t-il, épargnez-moi, je vous en conjure ! Il ne m'avait pas dit qu'elle en avait besoin.

Les Esprits ne répondirent rien ; mais ils continuèrent leur œuvre en silence. Une chambre misérable s'ouvrait maintenant aux regards de Pringle, sur un pauvre grabat une jeune fille est couchée ; agenouillée près d'elle et pressant sa main se trouve l'homme au visage sévère — silence ! elle parle. Dites-lui, murmura-t-elle, qu'à sa dernière heure, je l'ai béni.

Une lumière, une lumière éclatante illumine ce tableau qui disparaît aussitôt. Des larmes coulaient le longue des joues de Pringle, des sanglots étrangeaient sa respiration ; quand il releva la tête, le temps seul était avec lui.

Oh ! je comprends je vois tout maintenant. Mais n'est-il rien pour me servir d'excuse ? J'aimais Ellen tendrement oh oui ! bien tendrement je n'avais en travaillant qu'un seul but, mériter sa main. Et lui, sans aucun motif raisonnable, il est venu nous séparer ! Esprit, ce coup fut cruel, il étouffa mes bons sentiments.

Le Temps fit un mouvement, et une voix prononça les paroles suivantes : "Wentworth est un excellent jeune homme ; mais ses impressions sont vives et profondes ; un tel coup porté à ses espérances, juste au moment où il débute dans la vie, lui fera un tort incalculable."

Quelle est cette voix ? Oui, continua le temps, d'où vient-elle ? Comment, avec la connaissance que vous avez des circonstances qui ont empoisonné votre existence, pouvez-vous flétrir et briser celle d'un autre ? Qu'avez-vous répondu à M. Austin ? Vous avez certainement oublié les années de votre jeunesse, votre première affection, quand vous avez résolu si froidement de détruire l'espérance de votre nièce orpheline.

D'une seule mauvaise action découlent une infinité de maux. Que n'avez-vous aidé l'homme ruiné ! Aider l'homme qui m'avait tant maltraité ? répondit Pringle, et qui a brisé le cœur de celle que j'aimais plus que la vie ?

Où répliqua l'Esprit ; il fallait vous rappeler les leçons apprises aux pieds de votre mère, les préceptes qu'elle vous avait enseignés dans le livre divin celui surtout de rendre le bien pour le mal. Que vous ressembliez peu alors à ce que vous êtes aujourd'hui ! D'où vient que cette revue rétrospective vous est si amère ?

Ce n'est pas par l'exposé des épreuves que vous avez traversées elles sont si loin de vous ! Pour toutes ces souffrances vous n'avez plus qu'un soupir ; mais la certitude d'avoir mal agi, le poids d'une conscience coupable, voilà ce qu'il est difficile de supporter, voilà ce qui pousse les hommes à imposer silence à leur conscience, et à faire leur effort pour effacer de leur mémoire le souvenir du passé mais ce souvenir revient quand même, il suffit qu'une seule corde vibre pour le faire revivre comme s'il datait de la veille. Que ne donnerait-on pas alors pour ressaisir ces années que j'ai ravies, pour toujours ! Oh ! comme on agirait autrement ! Telles sont vos pensées en ce moment, pensées vaines et inutiles. Faites de moi un bon usage aussi longtemps que je resterai avec vous ; réparez autant que vous le pourrez vos

fautes passées, et la paix vous visitera, car elle est toujours indulgente et miséricordieuse.

Pringle avait écouté ce discours la tête baissée, et comme le Temps cessait de parler, l'heure sonna à la pendule. Le vieillard releva la tête, l'Esprit avait disparu, et une main se posa doucement sur son épaule.

Mon oncle, dit une voix harmonieuse, voulez-vous revenir au salon ? tout le monde est parti, excepté M. Wentworth. Vous avez dormi, n'est-ce pas ?

Dormi ? oui vraiment, j'ai fait un long somme ; mais il faut que je me réveille complètement avant de m'endormir pour toujours. Envoyez-moi ici M. Wentworth, mon enfant, ou plutôt revenez ensemble.

Oui, mon oncle, répliqua Marie étonnée, en s'en allant pour satisfaire aux désirs du vieillard.

Elle fut bientôt de retour accompagnée de Frank.

Mon bon jeune homme, vous aimez ma nièce, je crois ?

Bien profondément M. Pringle.

Il n'était pas nécessaire de m'interrompre, on entendait vibrer fortement le tic-tac de la montre. Vous aimez ma nièce continua Pringle, d'une voix adoucie, j'apprends que vous êtes bon, persévérant, doué de qualités qui doivent assurer le bonheur d'une femme, et que vos moyens vous permettent de l'épouser, pourvu que je vous aide un peu.

Que feriez-vous si je ne donnais pas mon consentement à votre mariage ? Vous vous en passeriez sans doute ? Non, monsieur, pas en ce moment, répondit Frank avec un sourire ; j'attendrais jusqu'à jour où ma fortune permettrait d'épouser ma bien-aimée Marie sans l'aide de qui que ce soit. N'est-ce pas, Marie ?

La jeune fille qui tournait entre ses doigts les cordons de son tablier, dont elle tordait les nœuds les plus compliqués, demeura silencieuse.

La réponse si calme et si inattendue de Frank avait été pour la patience de Pringle une rude épreuve ; et il allait y répondre avec vivacité, lorsque le bruyant tic-tac de la montre l'arrêta de nouveau.

Mais, monsieur, reprit-il doucement, supposez que je vous éloigne de ma nièce, que non seulement je vous refuse mon consentement, mais que je vous empêche de l'épouser, que feriez-vous ? Vous en épouseriez une autre sans doute ?

Jamais, monsieur. Je puis attendre Marie, l'attendre des années, vivre dans l'espoir qu'un jour elle sera ma femme ; mais jamais je n'en épouserai une autre.

Non, jamais ! reprit Pringle. Et lorsque vous aurez attendu en vain, lorsqu'elle sera morte de chagrin, vous tournerez toutes vos pensées vers la fortune. Les richesses vous feront oublier votre amour ; vous travaillerez vous travaillerez encore et l'argent s'accumulera ; et plus vous en aurez, plus vous en voudrez avoir ; vous vous direz : S'en jouirai quand je serai vieux. J'ai bien fait de ne pas me marier, tout sera pour moi. Et vous vieillirez, et vous dépenserez votre argent mal gagné à vous procurer toutes vos aises, dans l'espérance d'y trouver le bonheur ; mais vous ne l'atteindrez pas ce bonheur ; et lorsque vous vous assoirez à votre foyer solitaire, le souvenir de celle que vous aimez vous reviendra à l'esprit avec toute l'agonie du désespoir ; vous maudirez l'homme qui vous aura séparés ainsi que je l'ai fait.

Non, monsieur, il n'en sera pas ainsi. J'espère que ma petite Marie a trop de caractère et d'énergie pour se laisser mourir de chagrin, si jamais nous devions être séparés, ici la voix de Frank trembla légèrement — nous saurons l'un et l'autre supporter courageusement l'épreuve ; nous nous rappellerons que l'accomplissement de nos devoirs ici-bas peut seul assurer notre bonheur dans un autre monde où nous serons

reunis tôt ou tard pour ne plus nous séparer. Il s'arrêta subitement — un sanglot venait de frapper son oreille. — Prenant alors la main de Marie dans la sienne ; Calmez-vous ma bien-aimée, reprit-il, la vue de vos larmes est la seule chose que je ne puisse supporter.

Un long silence s'en suivit, interrompu seulement par le tic-tac de la montre. Enfin Pringle se leva, et posa sa main sur celle des deux amoureux. Ils tressaillaient, et Marie étirait plus fortement la main de Frank.

Ah ! ma nièce, il n'est pas surprenant que vous doutiez de moi ; vous vous trompez, pourtant. Pour rien au monde je ne voudrais vous séparer, soyez-en certain. Non, non, je veux, s'il se peut, mourir avec la conscience que j'ai fait le bonheur de quelqu'un. Prenez-la, Frank Wentworth, elle est à vous.

A l'instant les bras de Marie entourèrent le cou du jeune homme ; quant à Frank le bonheur le rendait muet, mais les larmes brûlantes qui inondaient son visage étaient plus éloquentes que des paroles.

Comme le cœur vieux et flétri de Pringle tressaillait et battait lorsque Frank, lui serrant fortement la main, lui exprima ses remerciements ! Comme ses yeux brillèrent, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des années, lorsque les deux amoureux lui promirent d'une voix affectueuse de faire tous leurs efforts désormais pour le rendre heureux ! Pringle, profondément ému, les pria de n'ajouter rien de plus, d'aller apprendre à M. Austin ce qui venait de se passer, et de le laisser tranquillement se coucher. Ils obéirent.

Pringle se mit au lit, plaça comme d'habitude sous son oreiller sa montre dont le tic-tac, au lieu de l'importuner comme auparavant, lui parut un bruit agréable. Chose étrange ! ce tic-tac semblait lui dire : sois en paix, sois en paix ! puis s'affaiblissant peu à peu il ne produisit plus qu'un murmure confus qui ressemblait à des voix de fées qui chantaient Pringle était endormi.

Quelques années s'écoulèrent. Le vieux garon tomba malade, et la douce Marie Wentworth ne quitta pas son chevet, enfin il s'éteignit la main dans la sienne.

Au moment de rendre le dernier soupir il lui donna sa montre, en lui disant qu'elle avait été la cause de son mariage. Comment, elle ne le suit jamais ; mais vous pouvez être certain que cette montre fut conservée comme un objet sacré.

Pringle avait laissé une pension à Marthe. Bonté inutile, dit-elle, car personne ne pouvait plus la comprendre ; elle n'avait plus qu'à mourir, ce qui ne tarda pas.

On l'enterra à côté de son maître. Parmi les papiers du vieux Pringle on trouva dans un agenda la note suivante :

"Donné mon consentement au mariage de Marie ; je comprends maintenant ce que veut dire un joyeux Noël." Fin.

FIRST PRIZE! My Wellington Boots took FIRST PRIZE at the P. COUNTY Exhibition.



Our Goods are UNEXCELLED. Harnesses, Boots and Shoes, at CUT PRICES. J. Albert BRENNAN, Tignish, P. E. Island.